

« l'homme de la circonstance. Ce que vous direz
 « sera dit. Ce que vous voudrez sera fait. Le règne
 « de Louis Philippe est fini. aucune réconciliation
 « n'est possible entre lui et nous. Mais une conti-
 « nuation de royauté temporaire sous le nom d'un
 « enfant, sous la main faible d'une femme, et sous
 « la direction d'un ministre populaire, mandataire
 « du peuple, cher aux républicains, peut-elle
 « clore la crise, et initier la nation à la répu-
 « blique sous le vain nom de monarchie? Voulez-
 « vous être le ministre? le tuteur de la royauté
 « mourante et de la liberté naissante, en gouver-
 « nant cette femme, cet enfant, ce peuple? Le parti
 « républicain se donne authentiquement à vous
 « par nos voix. Nous sommes prêts à prendre
 « l'engagement formel de vous porter au pou-
 « voir par la main désormais invincible de la ré-
 « volution qui gronde à ces portes, de vous y
 « soutenir, de vous y perpétuer par nos votes, par
 « nos journaux, par nos sociétés secrètes, par nos
 « forces disciplinées dans le fond du peuple. Votre
 « cause sera la nôtre. Ministre d'une régence pour
 « la France, et pour l'Europe, vous serez le mi-
 « nistre de la vraie république pour nous. »

IV.

L'orateur ému et consciencieux se tut. Ses col-

lègues donnèrent l'assentiment de leur silence et de leurs gestes à ces paroles.

Lamartine leur demanda un instant de réflexion pour peser dans son esprit une résolution et une responsabilité si terribles. Il posa ses deux coudes sur la table. il cacha son front dans ses mains. il invoqua mentalement les inspirations de celui qui seul ne se trompe pas. il réfléchit presque sans respirer cinq ou six minutes. Les républicains étaient restés debout en face de lui et groupés autour de la table. Lamartine écarta enfin ses mains, releva sa tête et leur dit :

« Messieurs, nos situations, nos antécédents, sont
 « bien différents, et nos rôles ici sont bien étranges.
 « Vous êtes d'anciens républicains à tout prix. Je
 « ne suis pas républicain, de cette race, moi. Et
 « cependant c'est moi qui vais être en ce moment
 « plus républicain que vous. Entendons-nous. Je
 « regarde comme vous le gouvernement républi-
 « cain, c'est-à-dire le gouvernement des peuples
 « par leur propre raison et par leur propre volonté,
 « comme le seul but et la seule fin des grandes
 « civilisations, comme le seul instrument de l'avé-
 « nement des grandes vérités générales qu'un
 « peuple veut inaugurer dans ses lois. Les autres
 « gouvernements sont des tutèles, des aveux de
 « l'éternelle minorité des peuples, des imperfec-
 « tions devant la philosophie, des humiliations de-

« vant l'histoire. mais je n'ai aucune impatience
 « d'homme, voulant marcher plus vite que les
 « idées, aucun fanatisme absolu pour telle ou telle
 « forme de gouvernement. tout ce que je veux c'est
 « que ces formes progressent et qu'elles se tiennent
 « toujours, non en avant, ni en arrière de la tête
 « de colonne du peuple, mais à la hauteur juste des
 « idées et des instincts d'une époque. Je ne suis
 « donc pas républicain absolu comme vous, mais
 « je suis politique. Eh bien! c'est comme politique
 « que je crois devoir refuser en ce moment le con-
 « cours que vous voulez bien m'offrir pour ajourner
 « la république, si elle doit éclore dans une heure.
 « C'est comme politique que je vous déclare que je
 « ne conspire pas, que je ne renverse pas, que je
 « ne désire pas un écroulement du règne, mais
 « que si le règne s'écroule de lui-même, je ne
 « tenterai pas de le relever, et que je n'entrerai
 « que dans un mouvement complet, c'est-à-dire
 « dans la république! »

Il y eut un moment de silence. l'étonnement, une sorte de stupéfaction mêlée de doute, se peignit sur les visages. Lamartine reprit :

« Je vais vous dire pourquoi. Aux grandes crises,
 « il faut à la société de grandes forces. Si le gou-
 « vernement du roi s'écroule aujourd'hui, nous
 « allons entrer dans une des plus grandes crises

« qu'un peuple ait jamais eu à traverser avant de
 « retrouver une autre forme définitive de gouver-
 « nement. Le règne de dix-huit ans par un seul
 « homme au nom d'une seule classe de citoyens a
 « accumulé des flots d'idées, d'impatiences révolu-
 « tionnaires, de rancunes et de ressentiments dans
 « la nation qui demanderont au nouveau règne des
 « satisfactions impossibles. La réforme indéfinie
 « qui triomphe aujourd'hui dans la rue, ne pourra
 « se définir, se limiter, sans rejeter à l'instant dans
 « l'agression toutes les classes du peuple qui seront
 « rejetées en dehors de la souveraineté. Républi-
 « cains, légitimistes, socialistes, communistes, ter-
 « roristes, séparés de but, s'uniront de colères pour
 « renverser la faible barrière qu'un gouvernement
 « de trêve tentera en vain de leur opposer. La
 « chambre des pairs participe à la haine que le
 « peuple nourrit contre la cour. La chambre des
 « députés a perdu toute autorité morale par la
 « double action de la corruption qui la décrédite
 « et de la presse qui la dépopularise. Les électeurs
 « ne sont qu'une imperceptible oligarchie dans
 « l'État. L'armée est déconcertée et craint de com-
 « mettre un parricide, en tournant ses armes contre
 « les citoyens. La garde nationale, force impar-
 « tiale, a pris parti pour l'opposition. Le vieux
 « respect pour le roi est violé dans les cœurs, par
 « son obstination et par sa défaite. De quelle force

« entourerez-vous demain ce trône relevé pour y
 « faire asseoir un enfant? La Réforme? mais elle
 « n'est qu'un drapeau qui cache la République. Le
 « suffrage universel? mais il est une énigme et il
 « contient un mystère. D'un mot et d'un geste il
 « engloutira ce reste de monarchie, ce fantôme
 « d'opposition, ces ombres de ministres qui au-
 « ront cru le dominer. Son second mot pourra être
 « monarchie ou empire, son premier mot sera répu-
 « blique. Vous n'aurez fait que lui préparer une
 « proie royale à dévorer. Qui soutiendra la régence?
 « Sera-ce la grande propriété? mais elle appartient
 « de cœur à Henri V. La régence ne sera pour elle
 « qu'un champ de bataille pour arriver à la légiti-
 « mité. Sera-ce la propriété moyenne? mais elle est
 « personnelle et trafiquante. une minorité agitée,
 « un règne en sédition permanente ruinera ses inté-
 « rêts et lui fera demander à l'instant un état
 « définitif dans la République. Enfin sera-ce le
 « peuple? mais il est vainqueur, mais il est en
 « armes, mais il est triomphant partout, mais il
 « est travaillé depuis quinze ans de doctrines qui
 « saisiront l'occasion pour pousser sa victoire sur
 « la royauté jusqu'au bouleversement de la société
 « elle-même.

« La régence ce sera la *fronde* du peuple. La
 « fronde avec l'élément populaire, communiste,
 « socialiste de plus. La société défendue seule-

« ment par un gouvernement de petit nombre,
 « sous une forme de royauté qui ne sera ni la
 « monarchie ni la république, sera atteint sans
 « défense jusque dans ses fondements. Le peuple
 « calmé peut-être ce soir par la proclamation de la
 « régence, reviendra demain à l'assaut pour arra-
 « cher une autre nouveauté. Chacune de ces ma-
 « nifestations irrésistibles emportera avec une de-
 « mi-concession, un dernier lambeau de pouvoir.
 « le peuple y sera poussé par des républicains
 « plus implacables que vous. Vous n'aurez laissé
 « du trône que ce qu'il en faut pour irriter la
 « liberté, pas assez pour la contenir. Ce trône
 « sera le but permanent des oppositions, des sédi-
 « tions, des agressions de la multitude. Vous mar-
 « cherez de 20 juin en 10 août jusqu'aux journées
 « sinistres de septembre. Aujourd'hui on deman-
 « dera à ce faible pouvoir l'échafaud au dedans,
 « demain on en exigera la guerre au dehors. Il ne
 « pourra rien refuser, ou il sera violenté. Vous
 « allécherez le peuple au sang. Malheur et honte à
 « la révolution s'il en goûte. Vous tomberiez dans
 « le 93 de la misère, du fanatisme, du socialisme.
 « La guerre civile acharnée de la faim et de la pro-
 « priété, ce cauchemar des utopistes, deviendra la
 « réalité momentanée de la patrie. Pour avoir
 « voulu arrêter une femme et un enfant sur la pente
 « d'un détronement pacifique, vous ferez rouler la

« France, la propriété, la famille dans un abîme
« d'anarchie et de sang. »

V.

Les visages paraissaient émus. Lamartine continua.

« Quant à moi je vois trop clairement la série
« de catastrophes consécutives que je préparerais
« à mon pays pour essayer d'arrêter l'avalanche
« d'une révolution pareille sur une pente où au-
« cune force dynastique ne pourra la retenir sans
« accumuler sa masse, son poids, les ruines de sa
« chute. Il n'y a, je vous le répète, qu'une seule
« force capable de préserver le peuple des dangers
« qu'une révolution dans de telles conditions
« sociales, va lui faire courir. c'est la force du
« peuple lui-même, c'est la liberté tout entière.
« c'est le suffrage, la volonté, la raison, l'intérêt,
« la main, l'arme de tous ! c'est la république !

« Oui c'est la république, continua-t-il avec un
« accent d'intime conviction, qui peut seule au-
« jourd'hui vous sauver de l'anarchie, de la guerre
« civile, de la guerre étrangère, de la spoliation,
« de l'échafaud, de la décimation de la pro-
« priété, du bouleversement de la société, et de
« l'invasion étrangère. Le remède est héroïque,
« je le sais. mais à des crises de temps et d'idées

« comme celles où nous vivons, il n'y a de politique
« efficace qu'une politique grande et audacieuse
« comme la crise elle-même. En donnant demain la
« république par son nom, au peuple, vous le
« désarmez à l'instant du mot qui l'agite. Que
« dis-je ? vous changez à l'instant sa colère en
« joie, sa fureur en enthousiasme. Tout ce qui a
« le sentiment républicain dans le cœur, tout ce
« qui a le rêve de république dans l'imagination,
« tout ce qui regrette, tout ce qui aspire, tout ce
« qui raisonne, tout ce qui rêve en France, répu-
« blicains des sociétés secrètes, républicains mi-
« litants, républicains spéculatifs, peuple, tribuns,
« jeunesse, écoles, journalistes, hommes de main,
« hommes de pensée, ne poussent qu'un cri, se ran-
« gent autour de leur drapeau, s'arment pour le dé-
« fendre, se rallient confusément d'abord, en ordre
« ensuite, pour protéger le gouvernement et pour
« préserver la société elle-même derrière ce gouver-
« nement de tous. Force suprême qui peut avoir ses
« agitations, jamais ses détronements ou ses écrou-
« lements ; car ce gouvernement porte sur le fond
« même de la nation. Il fait seul appel à tous.
« Lui seul peut se conserver, lui seul peut se mo-
« dérer, lui seul peut apporter par la voix et par
« la main de tous, la raison, la volonté, les suf-
« frages nécessaires, et les armes pour sauver
« non-seulement la nation de la servitude, mais la

« société, la famille, la propriété, la morale, menacées par le cataclysme d'idées qui fermentent sous les fondements de ce trône à demi écroulé. « Si l'anarchie peut être domptée, sachez-le bien, c'est par la république! Si le communisme peut être vaincu, c'est par la république! Si la révolution peut être modérée, c'est par la république! Si le sang peut être épargné, c'est par la république! Si la guerre universelle, si l'invasion qu'elle ramènerait peut-être comme une réaction de l'Europe sur nous, peuvent être écartées, sachez-le bien encore! c'est par la république! Voilà pourquoi en raison et en conscience d'homme d'État, devant Dieu et devant vous, sans illusion, comme sans fanatisme, si l'heure pendant laquelle nous délibérons est grosse d'une révolution, je ne veux point conspirer pour une demi-révolution. je ne conspire pour aucune. mais s'il doit y en avoir une je l'accepterai tout entière. et je me déciderai pour la république! »

« Mais, ajouta-t-il en se levant, j'espère encore que Dieu épargnera cette crise à mon pays. car j'accepte les révolutions, mais je ne les fais pas. Pour prendre la responsabilité d'un peuple, il faut être un scélérat, un fou, ou un Dieu. »

« Lamartine a raison s'écria un des interlocuteurs. Plus impartial que nous il a cependant plus de foi dans nos idées que nous-mêmes.

« Nous sommes convaincus, s'écrièrent-ils tous. « — Séparons-nous, et faites, ajoutèrent-ils en s'adressant à Lamartine, ce que les circonstances vous inspireront de mieux. »

VI.

Pendant que ceci se passait dans un des bureaux de la Chambre, une scène analogue se passait dans un bureau voisin.

Un jeune homme accrédité malgré ses années parmi les républicains plus avancés en âge, M. Emmanuel Arago fils de l'illustre citoyen qui avait créé ce nom, s'efforçait d'entraîner M. Odilon Barrot au parti de la république.

M. Emmanuel Arago sorti quelques moments avant du bureau du *National* où il avait harangué le peuple par une fenêtre, avait entraîné par son nom et par sa voix des groupes de combattants sur la place de la Concorde. arrêté à l'issue de la rue Royale par des masses de troupes qui stationnaient sur cette place il avait demandé à parler au général Bedeau. Le général était accouru au galop et l'avait laissé passer comme un parlementaire du peuple venant apporter à la Chambre des conseils et des informations propres à suspendre la lutte. M. Emmanuel Arago parlementait en effet avec des députés

de toute nuance dans ce bureau lorsque M. Odilon Barrot provoqué par ses amis y rentra. M. Emmanuel Arago et ses amis rédacteurs du journal *la Réforme* ne purent entraîner M. Odilon Barrot. Son opinion pouvait être flottante. Son devoir était précis. Il était ministre. Ses concessions auraient été des trahisons. Il résista avec courage, il eut l'éloquence du caractère. Il y a des hommes qui se retournent et qui grandissent au bord de l'abîme. M. Barrot fut un de ces hommes. il eut le désespoir héroïque et des accents dignes de l'antiquité.

Lamartine après avoir quitté les républicains qui venaient de l'entourer rentra dans la Chambre.

VII.

Les tribunes étaient pleines et mornes. les bancs de la salle peu garnis de députés. Les physiologies pâles et affaissées révélaient les insomnies de la dernière nuit, les présages du jour. Les députés chassés à chaque instant de leur banc par l'agitation intérieure de leur pensée, causaient à voix basse, lançant sur les députés d'opinion contraire des regards scrutateurs. on cherchait à lire sur le visage des membres de l'opposition le destin de la journée. Quelques-uns allaient aux informations dans les couloirs, d'autres montaient sur la plateforme du péristyle, pour contempler de plus haut

les mouvements inintelligibles du peuple et des troupes sur la place de la Concorde. De minute en minute les détonations lointaines, des fusillades faisaient frémir les vitres du dôme et pâlir les femmes dans les tribunes. Lamartine s'assit seul à son banc désert. Il n'échangea un mot avec aucun de ses collègues pendant les deux heures de cette séance. Sa crainte était muette comme son espérance. ou plutôt il ne savait pas s'il craignait ou s'il espérait. Il s'attristait. Les révolutions sont des sphinx. Elles ont un mot qu'on ne leur demande pas sans terreur.

VIII.

M. Thiers parut un moment dans la salle qui précède, l'enceinte, la tête nue, le visage bouleversé par le contre-coup des scènes dont il vient d'être l'acteur ou le témoin au départ du roi. Les députés monarchiques se groupent autour de lui, et le pressent d'interrogations. Il s'incline comme sous le poids de la destinée, puis se redressant, et élevant son chapeau de sa main droite au-dessus de sa tête avec le geste d'un pilote en perdition. « La marée monte, monte, s'écrie-t-il, » et il se perdit dans la foule. Ce mot consterna ceux qui l'entendirent. C'était le cri de la détresse qui s'abîme dans la résignation.